

Argynn

Du même auteur :

« Marie la Soupe » 2018 éditions Sydney Laurent

« La rose noire de Tian Jin » 2020 éditions l'Aquilon

Jean-Michel Joubert

ARGYNN

CHAPITRE 1

Anvers... Pigalle.... Blanche ... Les stations défilaient derrière la vitre où on avait tant bien que mal effacé d'anciens tags. La rame s'était vidée à Barbès et la plupart des touristes étaient descendus avant la Place de Clichy. Il y avait des places libres mais Jonathan choisissait toujours les sièges escamotables, de préférence à l'extrémité du wagon, là où on pouvait voir tout le monde, le dos bien calé contre la paroi, comme les flingueurs du far-West pour éviter qu'on leur tire dans le dos. Plus il approchait de la destination, plus les souvenirs se mélangeaient. Montmartre, Le Lapin Agile, la place Emile Goudeau et les fantômes du Bateau-Lavoir, la rue Constance et l'appartement du troisième étage, décor d'un amour éphémère. Lui aussi, plus tard, pourrait se vanter d'avoir des souvenirs sur la Butte, qu'il évoquerait avec des hochements de tête lourds de sous-entendus.

Une ravissante eurasienne s'assit en face de lui.

Absorbée par son iPhone, elle ne leva pas une seule fois les yeux.

Alors qu'on approchait de la station Rome Il tira sur les pans de sa veste, vérifia son nœud de cravate et le pli de son pantalon. Être l'invité d'honneur à un dîner-cocktail littéraire impliquait certaines concessions.

Il n'ira pas beaucoup plus loin.

La nuit viendra bientôt....

Il regarda une dernière la jolie fille impassible au profil de statue qui lisait ses messages. Elle ignorerait toujours que, pendant quelques minutes, elle avait voyagé en compagnie de quelqu'un qui, dans son genre, était une sorte de célébrité.

Il descendit sans se retourner et se dirigea vers la sortie. Il était temps d'affronter le passé.

Il voit là-bas dans le lointain,

Les neiges du Kilimandjaro.

Jonathan n'était plus revenu depuis dix ans à la station Villiers. En sortant du métro, il contempla la longue perspective des immeubles du boulevard de Courcelles. Au loin, les arbres du parc Monceau rougissaient dans la lumière du soir. Sur la petite place, le manège tournait toujours.

Le café où Isabelle l'avait attendu, un soir qui ressemblait à celui-ci, avait perdu la moitié de son nom mais le décor n'avait pas changé. Isabelle, qui avait disparu du côté de la rue de Lisbonne, aussi vite qu'elle avait mis le feu à sa vie. Un couple de touristes nordiques, blonds et rebondis, étaient assis à la table où ils s'étaient pris la main pour la première fois. Il eut brusquement envie de faire demi-tour, et de s'enfuir. Il regarda sa montre, pour une fois qu'il en mettait une, et s'aperçut à son grand étonnement qu'il n'était pas en retard.

Une grande tape dans le dos balaya ses souvenirs.

— Je ne rêve pas ! C'est notre Victor Hugo national qui nous arrive par le métro. Quelle leçon de modestie. Salut, grand homme !

John Henri Lefebure, peintre en vogue, adepte du clubbing et grand collectionneur de bandes dessinées avait le don de surgir de nulle part au moment où on s'y attendait le moins.

Il pouvait aussi disparaître sans explication pendant des semaines. C'était un aspect amusant ou énervant de sa personnalité, selon l'humeur.

— Salut, Picasso... Heureux de te revoir...

— Tu as l'air d'un chien perdu sans collier, c'est la première fois que tu es invité chez les Beltram ?

— Oui et pourtant on se connaît depuis longtemps.

Lui, je le vois peu mais avec Marie-Sara, on se rencontre souvent dans les cafés ou chez des amis.

— La rue de Lévis est juste là, au coin du bar à vin.

— Chacun ses références... Il y a au moins deux mois que je n'ai pas entendu parler de toi. Qu'est-ce que tu deviens ?

Ils marchaient côte à côte avec le pas tranquille de vieux amis qui se croisent tout au long de leur vie.

— Je peins toujours assez pour vivre. Et toi, mon vieux Balzac ? Tu m'as l'air en pleine forme. La dernière fois qu'on s'est vu, c'était

— Il y a un an, à ton vernissage rue Vieille du Temple... On m'a dit que tu allais exposer à New-York ?...

— Exact. En novembre prochain. Ça serait une occasion de venir me voir. Tu as déjà traversé la grande mare aux harengs ?

— Faut voir ...

John-Henri haussa ses larges épaules, à l'étroit dans un costume qui hésitait entre la bourgeois-bohême et l'artiste détaché des choses de ce monde.

— C'est vrai que c'est plus pratique de voyager dans le temps et l'espace avec seulement un stylo et un traitement de texte. Je note que tu ne rejettes pas l'idée, il y a du progrès.

Ils passèrent devant une voiture italienne d'un rouge agressif.

— Ce vieil enfoiré de Michel Fernandez est déjà arrivé, je reconnais son bolide. Il adore accueillir les invités, même quand il n'est pas chez lui. Pour moi ce sera

la soupe à la grimace mais toi, vu les circonstances, tu auras droit à des effusions confraternelles.

Jonathan regarda autour de lui. La rue paisible ne lui offrait guère de personnages originaux susceptibles de figurer dans ses futures œuvres. La mémère bariolée promenant son caniche et le men-in-black qui attendait immobile près d'une limousine aux vitres fumées manquaient singulièrement d'originalité. John-Henri, peintre non figuratif, ne se posait pas ce genre de problème. Il s'examinait d'un œil critique dans la vitrine d'une supérette et passait la main dans son épaisse tignasse noire avec l'espoir toujours déçu de la discipliner.

Il ouvrit juste ce qu'il fallait le col de sa chemise immaculée de chez Burberry.

— Maintenant que j'ai soigné mon côté rebelle, Nous voilà prêt à affronter la gloire.

Entrons dans l'arène, mon cher Flaubert. Tu es beau comme un académicien Goncourt.

Le digicode de cuivre doré ne fit aucune difficulté pour les laisser entrer dans un des plus chics immeubles

du Paris où on cause. Jonathan appréciait les ascenseurs vintages qui poussaient des soupirs métalliques en grimpant entre les rampes d'escaliers de fer forgé. John-Henri, conscient de son volume, se tassait autant qu'il pouvait tandis que la machine s'affranchissait des lois de la pesanteur.

— Tu as préparé un discours ?

— J'improviserai comme d'habitude. De toute façon, on peut faire confiance à Marie-Sara. Elle sait mieux que moi ce que mon génie veut exprimer et je ne la contredis jamais quand elle réinvente certains épisodes de ma vie. C'est bien pratique d'avoir son biographe attitré.

— Mon cher Dumas, si tu étais encore marié, je dirais que tu as une veine de cocu...J'aimerais avoir une attachée de presse comme elle. Quel gâchis qu'elle soit avec un bellâtre qui joue les toreros. T'es pas de mon avis ?

Jonathan préféra ne pas répondre. Derrière la porte, un fond de musique tropicale enrobait le brouhaha des conversations.

— Laisse-moi les basses besognes, Maupassant !

Ce n'est pas à la vedette de sonner comme un représentant de commerce.

La maitresse de maison ouvrit, sublime comme à son habitude dans une robe fourreau venant d'une modeste boutique de l'avenue Montaigne. À ses côtés, Michel Fernandez, auréolé de son récent Prix Goncourt, lui serra la main avec une chaleur qui se voulait complice. Il salua poliment John-Henri à qui il vouait une haine froide à cause d'une ancienne rivalité amoureuse.

Marie-Sara passait à juste titre pour une des plus belles femmes de Paris. Son visage d'odalisque maquillé à la perfection, s'était une fois pour toute figé aux environs de la trentaine, un peu avant que Jonathan n'entre dans le cercle magique de ses relations.

— Vous voilà enfin, mes chéris !... John-Henri, tu me feras danser tout à l'heure, tu as une longue absence à te faire pardonner !

Il se fendit d'un sourire béat, ravi qu'on l'appelle par ses deux prénoms.

Elle leur prit le bras et les conduisit dans le grand salon où ils retrouvèrent des connaissances plus ou moins vagues. José Beltram prit sa femme par la taille et les salua avec une amabilité de grand seigneur. Ses origines andalouses étaient accentuées par une veste noire ajustée et un pantalon pat’def de la grande période disco.

Personne n’aurait été surpris de le voir improviser un « zapateo » sur le parquet ciré où avaient peut-être valsé les héroïnes de Paul Morand. Un fond de musique tzigane complétait l’ambiance.

Deux invités s’approchèrent de Jonathan en se surveillant mutuellement. Le premier compensait une réelle et définitive absence de talent par une ressemblance étonnante avec Jean-Hedern Hallier. Au hasard de leurs brèves rencontres, il avait fini par éprouver pour lui la sympathie apitoyée qu’on accorde aux chiens malades et aux communistes repentis. Un peu plus tard dans la soirée, Marie-Sara lui confirma que son dernier livre, « *La patience du Pélican* » était un ramassis de lieux communs sur les familles recomposées, dont on pouvait toutefois extraire quelques passages d’une fulgurante sottise, ce qui

ne l'avait pas empêché de passer sans une émission littéraire à une heure de grande écoute.

Il ne connaissait pas le deuxième mais le trouva immédiatement antipathique. Son intuition le trompait rarement et il en eut la confirmation lorsque l'autre le prit par l'épaule en lui expliquant qu'il se considérait comme son disciple et mourait d'envie de lui soumettre son dernier manuscrit. Il lui promit qu'ils se reverraient dès qu'il aurait un peu de temps libre.

Il chercha du regard John-Henri mais celui-ci s'était déjà constitué une petite cour où dominaient les admiratrices. Il le vit allumer un des cigarillos qu'il faisait venir de La Havane et vider une flûte de champagne, la première d'une longue série.

Le buffet des Beltram était fort apprécié des parasites mondains. Une rangée d'habitues dévastait méthodiquement les plateaux de petits fours tout en devisant gravement sur la rentrée littéraire.

Les derniers invités arrivaient. Il vit assez peu de nouvelles têtes et encore moins de femmes susceptibles d'apporter du piquant à sa soirée, mis à part son ex-légitime qui lui adressa son plus charmant sourire. Il

comprit qu'il n'échapperait pas à une nouvelle mise au point vinaigrée. Faute de mieux, il croqua avec nostalgie une tranche de chorizo et se réfugia près de la fenêtre. Toutes celles de l'immeuble en face étaient éteintes. Les passants étaient rares, la circulation clairsemée.

Le men in black avait disparu mais la limousine était toujours là. Les deux écrivains pleins d'avenir avaient fini par se rabattre sur le buffet et il échangea quelques propos superficiels avec des relations fugaces.

Il commençait à apprécier la situation. Finalement, ce n'était pas si mal d'être l'invité d'honneur. Il y avait toujours quelqu'un pour vous faire la conversation et vous dire des choses agréables. Il suffisait d'écouter avec un air attentif et flatté. On lançait en pâture quelques répliques qui passaient pour des pensées profondes ou des messages codés.

Le revers de la médaille c'est qu'arrivait toujours le moment où les invités se tournaient vers vous comme des poupées mécaniques et où la maîtresse de maison sollicitait l'attention générale.

Marie-Sara fit taire les conversations sans élever la voix, avec ce geste du poignet que connaissait le tout-Paris littéraire.

— Mes amis, je vous ai réuni pour fêter le prix obtenu par notre cher Jonathan et l’adaptation prochaine à la télévision de ses romans policiers. Simenon et Maigret n’ont qu’à bien se tenir.

Elle le prit par le bras et l’amena au milieu d’un cercle admiratif. Il se laissa bercer par sa belle voix de soprano qui savait si bien prendre des intonations rauques de publicité pour les parfums de luxe. Marie-Sara avait une qualité rare qu’il appréciait au plus haut point : elle lisait vraiment les livres dont elle parlait et les commentait de façon pertinente et sans complaisance. Ceux qui n’avaient pas le privilège de lui plaire avaient peu de chance d’accéder à une vraie notoriété. Elle retraça rapidement sa carrière et vanta son style sans se croire obligée d’invoquer Proust ou le Clézio. La grosse tête attentive de John-Henri dominait le public. Lorsqu’il grattait son collier de barbe, il ressemblait vaguement à Hemingway.

Son ex-femme écoutait avec un petit sourire qui ne lui disait rien qui vaille. Malgré une reprise de contact dans les plus strictes règles de la courtoisie , il sentait que le moment approchait d'une discussion qui ne présageait rien de bon. Son éditeur, bien entendu, se tenait au premier rang, l'air satisfait et la calvitie triomphante sous le lustre Belle Epoque. À côté de lui s'ennuyait un personnage long et blême que Marie-Sara trainait partout depuis quelques jours et présentait comme son cousin par alliance. Jonathan avait acquis quelques certitudes à son sujet : Il appréciait les accras, le vin rosé et les films d'action.

— ... et maintenant, mon chou, je te laisse la parole...

—

Il n'avait jamais aimé s'exprimer en public, pas plus le jour de son mariage que lors des arrosages qui ponctuaient son parcours littéraire. Il palliait ce handicap par un lot de phrases-type et quelques trucs de comportement puisés dans internet. Il remercia l'assistance et accepta les compliments avec le sourire modeste de circonstance. Le directeur d'un atelier d'écriture auquel il avait participé une ou deux fois, l'assura qu'il n'avait jamais douté de son talent.

Jonathan, sur le ton de la confidence, lui confirma que lui non plus n'en avait jamais douté. La blague usée faisait partie de son stock de répliques toujours prêtes à servir.

Appuyé sur une cheminée de vrai marbre, il s'accorda une parenthèse de solitude pour savourer l'ambiance du salon ancien, la lumière tamisée par les lustres et les appliques. Il ferma les yeux et se laissa bercer par la musique douce, le tintement des coupes et le bruissement des conversations.

Il réalisa brusquement que José et Marie-Sara avaient disparus. Il aperçut la jeune femme près de la porte, jetant un regard inquiet avant de disparaître. Il se hâta de la rejoindre.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Elle sursauta en le voyant et balaya la mèche brune qui lui descendait sur le visage.

Jonathan connaissait bien ce geste qu'elle employait lorsqu'elle voulait jouer les séductrices, mais une angoisse perceptible lui donnait des airs de collégienne prise en faute.

— On a un problème. Viens par ici, il vaut mieux que les autres ne soient pas au courant.

Il la suivit après s'être assuré que personne ne les avait remarqués. La robe fendue dévoilait une cuisse bronzée mais les deux personnages qui attendaient dans la cuisine décourageaient toute pensée salace. José Beltram était en compagnie d'un homme massif et mal fagoté, aux traits lourds et vulgaires qui rappelaient ceux des flics américains lorsqu'ils n'étaient pas incarnés par Clint Eastwood. Sa bouche plus large et plus épaisse que la moyenne évoquait un lézard géant. Un asiatique en costume noir, était debout près de la porte, immobile et les mains croisées. Jonathan reconnut aussitôt l'homme de la limousine. Marie-Sara murmura à son oreille.

— Ils prétendent être des policiers et recherchent une femme qui se serait introduit dans l'appartement.

Le regard de Jonathan croisa celui de la face de grenouille et il réprima un frisson. Le gros homme passa devant eux et jeta un coup d'œil dans le couloir. Le bruit de la réception leur parvenait, atténué. Il revint vers José, l'air préoccupé.

— Je veux bien vous croire sur parole quand vous me dites qu'il n'y a aucune inconnue parmi vos invités. La femme que nous recherchons se cache peut-être ailleurs.

C'est pourquoi nous allons fouiller les autres pièces.

L'homme avait une voix à l'image de son physique, grasse et déplaisante.

— Avez-vous un mandat ?

Il sortit de sa poche une carte tricolore.

— Si ça ne vous suffit pas, je peux revenir mais entretemps, mon adjoint va contrôler les identités et empêcher quiconque de sortir. Il serait fâcheux que parmi toutes ces personnes honorablement connues, on en trouve en possession de substances illicites. Les journalistes sont friands de ce genre de scoop. Admettez qu'il serait dommage de gâcher une si belle soirée. Laissez-nous agir rapidement et discrètement. Plus tôt nous aurons fini, plus tôt nous vous débarrasserons de notre présence.

José Beltram s'essuya le front.

— Je vous répète que personne n'a pu entrer sans qu'on s'en aperçoive. Cet appartement n'a qu'une porte que j'ai verrouillée moi-même après l'arrivée de nos invités, vous avez pu le constater vous-même mais si vous tenez à perdre votre temps, allez-y !

L'homme en noir, silencieux comme un chat, explora chaque pièce avec à la main un instrument qui ressemblait vaguement à un décodeur et revint en secouant la tête. La face de grenouille plissa les lèvres comme un gros bébé contrarié.

— Nous devons donc chercher ailleurs.

Il regarda Marie-Sara de ses gros yeux globuleux. Elle serra instinctivement le bras de Jonathan. Il avait un regard sombre et figé, un regard de crapaud attentif. Il fut sur le point de faire une remarque puis se ravisa et se dirigea vers la porte.

— Vous voyez, avec un peu de bonne volonté de part et d'autre, tout s'arrange. Je vous souhaite une bonne fin de soirée.

Lorsque la porte se referma, tous les trois restèrent un moment silencieux. Dans le grand salon, un air de salsa accaparait les invités qui n'avaient rien remarqué. José Beltram se servit un verre d'eau qu'il but d'un trait en regardant sa femme d'un air sévère.